

quêtes, je citerai comme des favoris de son œuvre Massenet, Saint-Saëns et Fauré. Ah! Fauré ne cachait pas son admiration pour Gounod. Ecoutez attentivement cette mélodie exquise qui s'appelle *Vernis*, vous trouverez là tout Fauré en germe.

Nous savions bien que notre interlocuteur serait insensiblement amené à nous parler chant, cette partie de l'art musical, il le connaît mieux que quiconque. Aussi fûmes-nous très à notre aise pour lui demander quelques précisions sur le chant, tel qu'on le pratiquait à cette époque lointaine.

Le lied à proprement parler n'existait pas, c'est à savoir une mélodie construite sur un poème dont elle épouse le sens, tout en lui restituait le rythme mélodique. Ce qui s'écrivait alors, c'était une espèce de romance pauvre. Une foule de gens se mirent à imiter Louis Puget. Des compositeurs riches, comme Amal, Alary, Amédée de Beaupré, remplirent les salons parisiens de choses banales, pleurnichardes qu'on chantait...

Enfin Charles Gounod vint. Il fut en quelque sorte le Schubert, le Schumann français. Il sut dans ses mélodies aller le plus au sentiment, sans se départir de la grâce sans quoi il n'est pas d'œuvre d'art. Pour bien interpréter ses mélodies, il n'est que de chanter simplement, en articulant bien, en indiquant les nuances, sans exagérer.

M. Reynaldo Hahn glissa un regard vers son piano. L'espoir nous envahit, mais ce ne fut qu'un espoir. L'auteur de la *Fête chez Thérèse* ralluma une cigarette, et nous regarda interrogativement.

— Parmi les œuvres les moins jouées de Gounod, Maître...

— Figurez cette chose éblouissante qui s'appelle le *Medecin malgré lui*. Pourquoi ne le jouons-nous jamais? Mystère... Et *Phaëton* et *Baucis*? Et cet admirable *Polyeucte*? Et combien l'on se montre injuste envers *Mireille*, dont le premier acte notamment est un pur chef-d'œuvre! Que voulez-vous, ce sont là des choses qui ne se discutent pas. Loin de moi la pensée de mépriser des jeunes générations qui se présentent devant nous, croyant tout inventer. Mais, comme je le disais tout à l'heure, les grands talents ne s'y trompent pas. Je dépeignais dernièrement avec Maurice Ravel : les lendais encore me vanter Saint-Saëns. Si quelqu'un peut s'étonner de pareille opinion émise par le père de *Daphnis* et *Chloé*, ce ne sera certainement pas moi!

M. Reynaldo Hahn se dirigea à ce moment vers son piano... mais ce fut cette fois pour nous désigner un certain nombre d'autographes anciens, de partitions rares, et il nous montra une photographie de Gounod dans son cabinet de travail. Dans le fond, à gauche, on distingue le lavier du Maître, celui-là même sur lequel Edouard Ristel accompagna jadis le jeune Reynaldo Hahn chantant ses *Chansons grises*.

C'est cette précieuse image précisément qui orne aujourd'hui la première page des *Nouvelles Musicales*.

La dernière journée de Gounod

J'étais alors organiste à Saint-Cloud et ce dimanche d'octobre qui précéda la mort de Gounod, je fus surpris de ne point voir le Maître monter à la tribune de mon orgue, ainsi qu'il avait coutume de le faire tous les dimanches. Je m'en inquiétai et descendis après la messe : il m'attendait en bas, se sentant un peu fatigué pour gravir l'escalier assez raide et me dit :

— Peux-tu venir chez moi après déjeuner, mon cher enfant? Je voudrais te confier la réduction pour piano de mon *Requiem* que je viens d'achever : je serais heureux de le voir entreprendre ce travail avant ton départ pour la Villa Médici.

Je venais, en effet, d'obtenir le Grand Prix de Rome. J'acquiesçai au désir de mon maître, heureux et fier de la confiance qu'il me témoignait. A l'heure indiquée, j'étais à son Châlet de Montretout. Gounod m'attendait dans son salon en compagnie de sa fille Jeanne, mariée au baron de Lassus Saint-Geniès, excellente musicienne elle-même, tout heureuse d'assister à l'audition de l'œuvre récente de son cher père. Celui-ci prit son manuscrit d'orchestre et se mit au piano : il nous fit entendre toute sa partition qu'il accompagna tant bien que mal, mais qu'il chanta de cette voix ténue et si émouvante dont j'ai toujours gardé le souvenir. Arrivé au *Benedictus* à deux voix ténor et soprano, dans lequel sa fille lui donnait la réplique, Gounod, un peu fatigué, voulut s'arrêter ; sur nos instances, il consentit à reprendre cette page si inspirée, qui est peut-être un de ses plus beaux éclats de génie et de foi. Cette inoubliable séance terminée, je quittai le maître en le remerciant encore de l'honneur qu'il me faisait.

Je le vois m'accompagnant sur le perron de sa demeure, me disant un affectueux « au revoir » qui hélas était un adieu. En effet, quelques instants après mon départ, en rangeant sa partition, l'illustre musicien était foudroyé par cette attaque d'apoplexie qui devait l'emporter trois jours après.

Comme le divin Mozart qu'il admirait par-dessus tout, les dernières pensées musicales de l'auteur de *Faust* auront été pour ce texte admirable de la messe des morts, œuvre attachante et d'un caractère presque intime qu'il écrivit à la mémoire d'un jeune petit-fils, Maurice Gounod, disparu prématurément.

Le *Requiem* que je transcrivis à Rome en 1894, fut exécuté pour la première fois le vendredi saint à la Société des Concerts à Paris sous la direction de Paul Taffanel, qui avait bien voulu me demander de revenir de Rome pour assister à cette exécution afin de lui donner aussi fidèlement que possible les intentions suprêmes de mon vénéré maître...

Henri BUSSET.

Programme des concerts du Conservatoire international de Musique de Fontainebleau

Jeu 3 août, à 4 h. 45 : Festival Camille Saint-Saëns : MM. Isidore Philipp (pianiste) ; André Pascal (violoniste) ; Jacques Desestre (altiste) ; Paul Bazelaire (violoncelliste).

Lundi 7 août, à 4 h. 30 : Festival Gabriel Fauré : Mme Hilda Roosevelt (chant) ; Mlle Emma Boynet (pianiste) ; MM. André Pascal (violoniste) ; Jacques Desestre (altiste) ; Paul Bazelaire (violoncelliste).

Jeu 10 août, à 4 h. 30 : Concert d'orgue : M. Marcel Dupré, Mlle Dupré (pianiste).

Lundi 14 août, à 4 h. 30 : Récital de harpe. M. Marcel Grandjany.

Abonnez-vous

aux

Nouvelles Musicales

Échos harmoniques Sous d'autres cieux

UNE LACUNE DANS FAUST

MUSIQUE ESPAGNOLE

Moise et Isaac ont voulu s'affirmer l'Opéra et c'est naturellement sur Faust que s'est portée leur chose.

Moise se montre enthousiasmé de la première note à la dernière. Isaac, lui, est plus réservé et il n'applaudit que mollement le dernier acte.

A la sortie, Moise lui dit :

— Eh bien! Isaac, tu n'as pas eu l'air de l'amusser beaucoup. Ce n'est pas beau, cette musique?

— Si, si, mais la pièce ne me paraît pas au point.

— Comment cela, Isaac?

— Alors, Isaac se plante devant Moise, et, avec l'air d'un homme à qui « on ne la fait pas », il répond :

— On ne nous dit pas du tout, Moise, ce que sont devenus les bijoux?

SERGE DE DIAGHILEW ET GOUNOD

M. Michel Georges-Michel, dont la vie fut si intimement liée à la carrière des Ballets Russes, nous rapportait l'autre jour l'anecdote suivante :

Un jeune et assez prétentieux musicien, espérant plaire à Serge de Diaghilew, parlait de Gounod avec une certaine désinvolture.

Le célèbre directeur qui nous révéla Rimsky-Korsakov, et anima les génies de Stravinsky et de Prokofiev, s'écria :

— Mais, Monsieur, savez-vous bien l'homme qui écrivit un chef-d'œuvre comme *Faust*, que l'on a joué des milliers de fois jusque dans les plus lointaines contrées de l'univers. Par réaction contre le style Napoléon III, la génération d'aujourd'hui le dénigrait. Mais demain, sans doute, lui rendra-t-on justice comme on rend justice à Rossini aujourd'hui. L'écriture de Gounod est très pure, très honnête, très claire. Je n'ose vous souhaiter de devenir le Gounod de votre époque... Mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour vous souvenir avec regret de votre mépris...

QU'EST-CE A DIRE ?

La Dépêche de Toulouse du 15 juin (chronique locale d'Oloron), annonce des réjouissances musicales :

Les concerts hebdomadaires de l'Harmonie municipale commenceront ce soir jeudi, à 21 heures. Nous nous permettons de rappeler que le silence et les promenades doivent être interrompues pendant l'exécution des morceaux.

Si nous comprenons bien, le public est invité à faire du bruit pendant le concert?

DES OEUVRES INEDITES DE SCHUMANN

Un musicographe viennois, le Dr Geiringer, vient de découvrir, à la suite de longues recherches, plusieurs pièces inédites de Schumann. La fille de Schumann, Marie Schumann, en avait fait don à la Société des amateurs de musique de Vienne ; un autographe de Clara Schumann en garantissait l'authenticité. Ces huit Polonaises, écrites pour piano à quatre mains, furent composées en 1828 : l'auteur était alors âgé de dix-huit ans.

DES STRADIVARIUS DE PRIX

AU CHATEAU ROYAL DE MADRID

De grandes fêtes musicales seront incessamment données, à Madrid, dans les salles de l'ancien château royal, devenue aujourd'hui le Palais du Peuple. Il y a, dans ce château royal, des archives musicales fort importantes. A ces archives se joint une admirable collection d'instruments de musique que les musiciens pourront utiliser au cours des prochaines fêtes, grâce à l'obligeance du conservateur, M. José Marcellán. Trois pièces rares se signaleront particulièrement à l'attention des spécialistes. Il s'agit de deux violons et d'un violoncelle faits par Stradivarius, vers la fin de sa vie. Car les violons de l'admirable luthier étaient fort appréciés à la Cour espagnole.

UNE REPRESENTATION DE « LA JUIVE »

AU THEATRE DE VERDURE

DES TUILERIES

L'Association instrumentale du Jardin du Luxembourg va organiser des représentations d'opéras, d'opéras-comiques et d'opérettes, avec artistes chanteurs, chœurs et orchestre. Ce groupement, exclusivement composé d'artistes professionnels, a obtenu du ministre de l'Éducation nationale l'autorisation d'utiliser dans ce but le Théâtre de Verdure du Jardin des Tuileries.

Le premier spectacle, annoncé pour samedi soir 5 août, à 20 h. 30, sera « La Juive », opéra en cinq actes de Scribe et Halévy.

Continuant la série de ses concerts espagnols, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro nous a fait entendre des mélodies espagnoles, jadis et autres. Il nous a servi la surprise ainsi de nous donner d'authentiques folklores espagnols.

Nous n'avons pas l'habitude, dans nos colonnes, de rendre compte de la musique enregistrée, non pas que nous n'aimons les moments agréables que tel ou tel disque peut nous procurer, mais parce qu'il est dans notre programme de ne demander que la musique pure, la musique naturelle. Nous ferons volontiers une exception pour les disques de la Phonologie du Trocadéro. Les quelques deux mille disques qui s'y trouvent proviennent de plusieurs expéditions à travers le monde. On s'est ingénieusement recueilli dans les contrées les plus lointaines et souvent les plus insaisissables de la musique indigène. Comment pourrions-nous écarter pareille musique, quelquefois belle, souvent curieuse, toujours intéressante, sans les concours du machinisme?

Mais point d'indigne besoin d'aller les chercher pour s'instruire. Nous croyons en toute bonne foi connaître les différents genres de musique espagnole, soit pour les avoir entendus jouer par des petits orchestres, des guitaristes sans prétention, soit pour avoir goûté les œuvres plus relevées de compositeurs tels que Albéniz, Granados, MM. Manuel de Falla, Turina, etc.

Mais notre savoir n'était pas complet, il existe des mélodies dans l'intérieur de l'Espagne qui portent un cachet spécial, nouveau, quelque chose de pas entendu, encore que ces folklores trahissent d'embée leur pays d'origine. C'est un mélange de thèmes arabes, dont toute la musique espagnole est si fortement imprégnée, et d'une musique bien plus ancienne, héritage probable des anciens Ibères. Si le rythme, la tonalité, en un mot l'atmosphère de ces airs ne change pas sensiblement de province à province, on note quand même une légère différence selon que l'on se trouve en Andalousie, en Asturie, par exemple. Le chant des pères de cette première province possède des accents que l'on ne retrouve pas dans la seconde. Les chansons des jeunes andalousiens se nuancent d'inflections qu'on ne retrouve pas chez les jeunes asturiens.

Quelle musicalité innée chez des êtres qui sans doute ne connaissent pas la musique et que nous saurions reconnaître un ton d'un autre. Quand on entend un des « vaqueiros » de Alzada lancer ses « cançons de la montana », une Andalousie fredonner des « seguedillas », avec accompagnement de guitare, on sent que c'est cela le vrai rythme de la musique espagnole.

Que ce soit ici ou là, le caractère primitif reste identique. Il contient en germe les plus belles pages des grands maîtres espagnols.

Ces pays tantôt sauvages et pauvres, tantôt enrichis d'une flore aux couleurs généreuses, d'orangers s'épanouissant sous des cieux couleur de saphir, constituent le berceau de toute la musique espagnole moderne, que l'on s'imaginait autrefois à dessin pour notre enchantement.

LE GRAND PRIX DE ROME

DE MUSIQUE



Nous nous excusons d'une erreur qui a fait donner, dans notre dernier numéro 15 juillet, la photographie du frère de Robert Pléau.